

Angels in America

Du résumé d'une fantaisie vertigineuse...

Au départ, il faut parler d'un texte, d'un grand texte écrit en 1992, considéré par certains comme une des œuvres majeures de la fin du XX^{ème} siècle ; et il y a de quoi.

Fresque historique en deux parties, théâtre épique mêlant des événements surnaturels à un diagnostic social et politique de l'Amérique des années Reagan, Tony Kushner brasse les communautés (religieuses, sexuelles, sociales, ethniques), les états d'esprit d'une période où la marginalisation d'une frange de la société va de pair avec le contexte républicain. Émergence et premiers effrois du Sida, questionnement sur le divin, addiction aux bien-pensants d'une société, aux antidépresseurs d'une société, aux mensonges et au cynisme de certains hommes puissants habités par des combats immoraux ; tous ici se rencontrent de San Francisco à Salt Lake City, en passant par New-York et Washington.

Prior Walter est atteint du sida et voit peu à peu son compagnon, Louis Ironson l'abandonner, pris de panique à l'idée de devoir faire tous les jours avec la mort à venir de celui qu'il aime, abandon inexcusable qu'il tente de faire passer pour un combat existentiel « pour la vie, pour l'espoir », tandis que Prior voit ses bras bleuir et les lésions faire légion.

Joe Pitt, avocat républicain et mormon se révèle peu à peu à son homosexualité et obtient par l'entremise de son mentor Roy Cohn une « promotion » pour intégrer le Ministère de la Justice à Washington. Opportunité ou traquenard, il hésite toujours plus devant l'état de sa femme Harper, laquelle submergée par des phases de désespoir incontrôlable se shoote au Valium pour ne pas voir sa misérable vie de femme au foyer défilé sous ses yeux. Dans sa tête, elle prend des avions et part en Antarctique, rêve de rencontrer un esquimau qui soit un homme, un vrai, parle à Prior dans ses rêves et reste cloîtrée chez elle, pour ne pas voir l'angoissant monde réel péricliter sous ses yeux.

Ces deux couples phare de la pièce de Kushner, se tenant de part et d'autres des frontières de la norme vont voir leur fragile équilibre – qui tenait sur beaucoup de mensonges – vaciller et s'effondrer cruellement, sans que l'un d'entre eux ne puisse se relever avec un visage semblable.

Voilà pour la pièce, présentée ici à grands coup de pinceaux, mais qui est un texte admirable, absolument admirable.

... Sublimée par l'intelligence et l'exigence de la mise en scène

Arrive par-dessus le marché la mise en scène - coup de maître d'Aurélien Van den Daele qui prend le pari de nous faire voyager pendant 4h20 au Théâtre de l'Aquarium, et y parvient en un tour de main. Le spectacle nous a pour le moins saisi de bout en bout, et à l'exercice consistant à chercher la petite bête nous sommes bien mauvaises ce soir-là. Pour commencer, l'équipe sur le plateau est tout simplement bluffante, tous si proches des protagonistes de la pièce qu'ils

n'ont aucune psychologie de personnages à jouer, qu'ils n'ont plus qu'à être. L'interprétation que font les acteurs de ces personnages à la fois monstrueux, beaux et comme dépassés par eux-mêmes semble être de l'ordre d'une nécessité capitale lorsqu'ils s'y plongent avec tant de talent et de détermination. Assurément il y a derrière cette claque une direction d'acteur qui semble accorder une immense confiance à ceux qui chaque soir prennent en charge le texte de Tony Kushner. Aurélien Van Den Daele leur en demande beaucoup, pour le plus grand plaisir des spectateurs qui ne voient pas tous les soirs un jeu de cette ampleur. Certains endossent plusieurs rôles, comme c'est le cas de la comédienne caméléon Julie Le Lagadec qui jongle avec ses cinq personnages et offre des scènes truculentes en Rabbim ou en Plus vieux bolchevique du monde. La pièce surprend par la façon qu'elle a de donner à chaque personnage une couleur si singulière. La précision et l'attention portées sur eux par l'auteur puis par la metteure en scène en font des figures quasi majestueuses et hypnotiques. Les registres se chevauchent (historique, intime, satirique, bouffon...) qui procurent au public une multitude d'émotions, lesquelles se contredisent parfois et finalement nous touchent avec brio. Les facettes humaines dépeintes, nous voudrions encore plus intensément pouvoir les décortiquer et saisir en elles cette chose que l'on ne comprend pas, un mystère autour duquel tout semble tourner. Roy Cohn, jusque devant la maladie qui le ronge est un personnage odieux, abjecte, en un mot une pourriture (avocat ayant réellement existé, connu pour avoir plaidé en faveur de l'exécution en 1953 des époux Rosenberg accusés d'espionnage pour le compte de l'URSS) ; pourtant il porte en lui avec sa solitude quelque chose d'une mélancolie. Il est celui qui entre tous connaît le plus intimement le fonctionnement de l'état et de la justice en Amérique pour y avoir exercé son impitoyable talent d'avocat, mais il est aussi celui qui répète tout au long de la pièce cette phrase témoignant d'une sombre lucidité sur son pays : « y'a qu'en Amérique ». Pourtant il ne remet jamais véritablement en cause l'Amérique, car c'est en elle qu'il a gravi les échelons et acquis un pouvoir immense. Alors même quand cette Amérique-là le rejette – elle n'est pas douce avec les infirmes, reconnaît-il sur son lit de mort -, il continue d'être fasciné par elle.

Autre personnage significatif et représentatif de ce que l'on nomme les minorités, Belize, infirmier noir et homosexuel tient une place qui sans être plus importante que les autres est porteuse de réflexion et d'optimisme. Fidèle ami de Prior, il est celui qui l'accompagne dans son combat contre le sida (vain et désespéré dans les années quatre-vingt) avec humour et joie de vivre. Conscient de sa condition d'homme noir et homosexuel au cœur d'une Amérique puritaine et conservatrice, il n'est jamais dupe tout en ne s'accordant jamais la faiblesse de courber l'échine. Avec son franc-parler et sa dignité, il est une sorte de référent pour ceux qu'il côtoie et n'hésite pas à les mettre face à leurs contradictions. Il met en garde Louis devant la lâcheté dont il fait preuve lorsqu'il s'éloigne de Prior au moment le plus dur, ou bien si celui-ci lui explique à lui qu'il n'existe pas de problème racial aux États-Unis il répond par « tu entends ce que tu dis ? ». Il est celui qui met les autres face à leurs

propres paroles, celui qui garde le cap et porte en lui la force du sage.

Scénographie efficace et dramaturgie dynamique, rythmées par des néons Season 1, Season 2, clin d'œil malin à l'esprit série de notre temps, folle énergie, folle fantaisie, folles réparties et humour animal, humour noir porté par le corps des acteurs, la mise en scène d'Aurélien Van Den Daele impressionne. À la fantaisie de l'écriture, la mise en scène répond par la mise en œuvre d'une véritable symphonie, animée en premier lieu par une maîtrise de la multiplicité des espaces où évoluent les personnages (hôpital, foyer, univers mental, bureau, tribunal...). La création sonore et musicale joue aussi un rôle très important qui soutient en permanence l'atmosphère changeante et instable qui est celle d'*Angels in America*. Il est une scène particulièrement représentative de la convocation simultanée de la virtuosité du texte, du jeu d'acteur, du son et de la lumière lorsque les deux principaux couples se disputent violemment en même temps, dans un entremêlement fascinant de leurs paroles et des situations qu'ils vivent. L'intensité va crescendo jusqu'à atteindre son paroxysme insupportable et flamboyant à la fois, au bout duquel tout s'éteint brutalement dans un seul et même souffle du public.

Enfin, la présence du fantastique intervient à plusieurs niveaux et teinte l'ensemble du spectacle d'une possible fuite du réel entrepris par la fable et ses personnages. Il en va ainsi des hallucinations de Harper, de Prior visité par un ange qui le nomme Prophète de son temps et du fantôme d'Ethel Rosenberg qui hante son bourreau Roy Cohn aux dernières heures de son existence. Ce décalage entre une peinture éclairée de l'Amérique des années quatre-vingt et une aspiration au fantastique nous est apparu comme le moyen poétique de nous raconter un monde daté et contextualisé, connu et étranger tout à la fois.

Si nous devons choisir un mot représentatif de ce spectacle, ce serait « clairvoyance ». Clairvoyance de Tony Kushner qui avec cette pièce saisit et traduit l'essence d'une époque propulsée sous sa plume au rang d'épopée. Il est capable en 1992 de porter un regard si précis, bienveillant et critique sur des années quatre-vingt à peine écoulées, et d'en faire une synthèse magistrale. Et clairvoyance d'Aurélien Van Den Daele et de son équipe qui livrent à une lecture pénétrante de l'œuvre et convoquent à partir d'elle tous les éléments scéniques à leur disposition pour nous transporter dans ce qui ressemble à un enchantement.

Nous avons découvert le travail du Deug Doen Group l'année dernière avec *Peggy Pickit voit la face de Dieu* (spectacle primé en juin lors de notre cérémonie), qui nous avait conquis. Autant dire que face à *Angels in America* nous ne sommes pas déçus du voyage. Assurément il y a là une grande metteure en scène avec laquelle le théâtre devra compter. Nous saluons au passage le Théâtre de l'Aquarium pour avoir fait le pari de la nommer artiste associée.